



## En transition

### Une année sans pétrole, sans argent

Elle est docteur en astrostatistique, spécialiste de la recherche d'exoplanètes, et chercheur en climatologie au Commissariat à l'Énergie Atomique. Il est ingénieur en informatique, au CEA également. Enfin... Il faudrait employer l'imparfait. Car voilà deux ans, avant ses 30 ans, Isabelle Smith quittait le milieu de la recherche pour s'investir bénévolement dans des actions citoyennes éco-responsables, tandis que son compagnon Damien Allard, 44 ans, s'accordait un congé sans solde, et sans retour. Ils quittent alors leur vie parisienne, direction les Sables d'Olonne. Près de la maison de famille de Damien, ils jettent leurs affaires dans un cabanon en bois acheté pour l'occasion, ferment la porte et chevauchent leurs vélos à sacoches, tente et duvets ficelés sur le porte-bagage, avec un mot en tête : partir. Direction : le Sud. Ils ne vont pas s'installer au soleil, ce voyage étant un but en soi et Nice, ville de cœur d'Isabelle, pour autant qu'elle en ait une, n'est qu'un prétexte. Au premier tour de pédale, c'est un immense soulagement. La légèreté n'est peut-être pas insoutenable, n'en déplaise à Kundera.

Nous les avons rencontrés à leur arrivée à Nice, où ils s'accordent quelques semaines de repos avant de repartir pour les Sables d'Olonne. De l'Atlantique à la Méditerranée, deux points d'attache dans l'hexagone, à mille kilomètres l'un de l'autre, au bas mot. La trajectoire importe peu. Seule la manière compte : voyager sans pétrole et sans argent. Leur trip n'est ni sportif, ni hédoniste. Ce n'est pas une lune de miel version boy-scout. Plutôt une rupture. « Comme tout français moyen, nous avions pris l'habitude de vivre avec 120 esclaves à notre service chaque jour », explique Damien. L'équivalent pétrole d'un mode de vie reposant sur les transports et la technologie. « Acheter un yaourt qui a fait 4000 kilomètres alors qu'il y a une laiterie à deux pas, ce n'est pas normal. J'avais l'impression de marcher sur la tête ! », renchérit-il. La coupe était pleine aussi pour Isabelle, saturée de pollution urbaine, vissée à ses ordinateurs, militante écolo écœurée par la politique. « Cette vie en métropole, je ne pouvais plus ! », résume-t-elle. En mars, leur résolution est prise : ils n'y reviendront pas. Ils veulent se mettre au vert, rompre avec les dépendances du monde moderne, changer d'optique, se sevrer du pétrole et ne plus cautionner l'euro et tous les rouages de la finance. En un mot, ralentir. La croissance, oui, mais pour les tomates du potager. Avant de cultiver les leurs, ils s'offrent une parenthèse, désireux d'explorer des alternatives au capitalisme, d'observer comment vivent les gens en France, et surtout, ceux qui travaillent la terre.



Isabelle et Damien à leur arrivée à Nice.  
Photos Caroline Audibert



La tente est leur nouveau toit. Quant les terrains ne sont pas communaux, ils demandent à des riverains la permission de s'installer pour une nuit. L'hospitalité ne leur a jamais été refusée.



## TRANSITION, PASSAGE OBLIGATOIRE

Isabelle et Damien ont tout du profil des « transitionneurs », cette espèce naissante en marge de la société de masse, pionnière et colonisatrice. Sur les routes, le couple propose ses services, du déménagement au ponçage, du désherbage à l'arrosage, contre quelques vivres, un repas, parfois le gîte. Par-dessus tout, ils aiment l'échange, présenter leur démarche, partager leurs idées, espérant faire basculer quelques consciences de l'autre côté de la mondialisation, ou, au moins, faire faser la voile formatée qui pousse la masse dans une seule et même direction : le mur. « Alter » plus qu'« anti » mondialistes, ils arpentent l'hexagone comme des éclaireurs. Ils disent stop, pas au nom de leur petit confort nombriliste, mais bien pour sauver la planète. Ni plus ni moins. Il faut donc d'abord mettre un pied, ou une roue, hors du système

et s'interroger sur l'impact de l'homme sur l'écosystème. S'interroger pour de vrai. Lorsqu'Isabelle parle du crash écologique imminent auquel l'humanité va être confrontée, tant au niveau des ressources énergétiques qu'au niveau climatique, et elle en connaît un rayon, elle s'empresse d'évoquer une série d'actions possibles pour limiter la casse.

« Au cours de l'âge d'or du pétrole, avec l'énergie produite par un baril, on pouvait en extraire 30. En 2010, on utilisait un baril pour en extraire trois. Et aujourd'hui, il faut un baril pour en extraire tout juste un et demi ! », explique Damien. Et ce n'est là qu'un aspect de la crise qui sera à la fois énergétique, économique, climatique et sociale. *Apocalypse now*. « Difficile de prendre la mesure de la catastrophe qui se prépare sans commencer à réfléchir à des solutions », poursuit Isabelle. Alarmistes oui, défaitistes non. Le meilleur des mondes n'est assurément pas ici. Ne baissons pas les bras pour autant. « On fout en l'air la planète, aucun doute là-dessus. La question, c'est : à quelle vitesse ? Il existe pourtant une alternative : ralentir. Il





Les aléas de l'aventure : passage de gué avec le vélo chargé, météo incertaine...

faudrait pour cela que les gens consomment moins », dit Damien, perplexe. Prêcher la décroissance donc. Et se préparer au choc, notamment pétrolier. « Nous aurons tous à renoncer un jour. Nous faisons le choix de renoncer en douceur aujourd'hui, de changer d'optique en nous rapprochant des besoins vitaux de l'homme », précise Isabelle. En pédalant, ils amorcent gentiment leur transition.

## PERMACULTEURS, LES NOUVEAUX AGRICULTEURS

Et depuis leur départ, ils n'ont cessé de rencontrer des gens qui ont eu ce même courage, celui de changer de mode de vie, d'être autonomes en énergie, en nourriture pour certains. Car Isabelle et Damien sont des *woofeurs* nomades, prêtant main-forte dans des fermes. « Certains hôtes de *woofing* sont pour nous de véritables modèles ! », s'exclame Isabelle. Comme Hans et Maria, ce couple de Hollandais, chauffant eau et maison grâce à un poêle de masse ou au soleil, faisant leur bois



dans la forêt voisine, récupérant l'eau de pluie traitée avec un filtre à UV, cultivant leur potager en mode permaculturel. Le bio, c'est bien, la permaculture, c'est mieux. Plus qu'une manière de cultiver, c'est une éthique qui relève de l'écologie profonde. Une manière de se soucier de la Terre dans la durée, pour qu'elle reste fertile tant pour l'homme que pour les autres espèces. L'agriculteur partage la terre avec les insectes, les oiseaux, et les plantes sauvages. Abandonnant l'optique d'exploitation intensive, il suit quelques règles : plutôt que de retourner la terre et de l'appauvrir, il fait des buttes, utilise le compost, la rotation des cultures, respecte la saisonnalité...

Isabelle et Damien avaient lu tout cela et pris part activement à des mouvements collectifs tels que le Festival des Utopies concrètes en Île de France. Ils mettent à présent les mains dans la terre, et font leur apprentissage. « Des gens comme Hans et Maria, ont un impact minimal sur la planète. Ils se croient souvent isolés et désespèrent un peu de ce monde qui ne change pas. Nous leur disons qu'à quelques dizaines, centaines de kilomètres, d'autres familles vivent comme eux ! Il y a même des

Françoise Arias pendant sa fournée hebdomadaire. Son pain est vendu jusqu'à Nice : elle dépose ses commandes au train des Pignes.

Photo Caroline Audibert





Après plusieurs semaines sur les routes, le couple gagne enfin la Méditerranée, un moment symbolique pour les cyclistes partis de l'Atlantique.

villes qui font le choix de la transition ! C'est le cas de Villeneuve-sur-Lot que nous avons traversée, où a été mise en place une monnaie locale, l'Abeille, depuis quatre ans. D'autres villes réfléchissent à l'espace nourricier, avec les jardins partagés, etc. »

Ici dans les Alpes-Maritimes, après une semaine de *woofing* dans une ferme permacole à Pont-du-Loup, nos permaculteurs en herbe se sont rendus à l'éco-hameau de La Penne où Françoise Arias fait son pain en mode permaculturel. Champ de variétés anciennes de blé, charrue à traction animale, moulin à meule de pierre. Seule petite entorse : l'utilisation ponctuelle du tracteur. Dans la ferme voisine, Katia et Bertrand Ollivier produisent de la spiruline. Non loin, à Sallagriffon, l'apicultrice Florence Eymery, qui fait un miel divin, élève avec son mari, de beaux agneaux, cultive son blé et son potager avec la même éthique... « enfin, quand ça marche ! », précise-t-elle, réaliste. « Mais si nous avons pu élever nos enfants et leur donner la chance de faire des études, c'est grâce au Commissariat à l'Énergie atomique où travaille mon mari à mi-temps, comme technicien. » Retour à la case départ. Tout n'est peut-être pas comme dans les livres.

Pourtant, le bémol de l'apicultrice n'ébranle guère les résolutions d'Isabelle et Damien, père de trois enfants (un fils de dix-sept ans et des jumelles de dix ans). « Les études supérieures ne seront plus, très vite, gage d'un confort de vie. Savoir subvenir à ses besoins me paraît plus important. La débrouillardise, c'est certainement ce que je leur transmettrai de plus utile. » Être résilient, ce n'est certainement pas perpétuer le modèle économique hérité des Trente glorieuses. C'est plutôt se préparer

à l'exode urbain, et surmonter l'onde de choc. « Une ville n'est autonome en nourriture que pendant trois jours ! À terme, la ville n'est pas viable et des millions de citoyens risquent de se tourner vers les campagnes sans être préparés », assène Isabelle qui a longuement mûri la question et a milité pour les villes en transition.

## LA SOBRIÉTÉ HEUREUSE

Comment vivre heureux de façon viable à grande échelle ? Commencer par soi-même. Ces néo-voyageurs qui se réclament de Pierre Rabhi pratiquent la philosophie du colibri pour amorcer la « transition » en douceur, contrairement à des écologistes plus radicaux. Entrer dans un cercle vertueux sur la pointe des pieds, bâtir une utopie douce, reconsidérer la Terre où faire germer un monde meilleur. Tel est le sens de leur croisade verte. Isabelle et Damien vont bientôt repartir, à l'affût d'un endroit où poser leurs valises. Un lopin de terre à cultiver pour vivre dans la « sobriété heureuse », ainsi que l'exhorte le philosophe-paysan depuis son jardin dans les Cévennes. « En rentrant sur la côte atlantique, on va essayer de faire la synthèse de tout ce que nous aurons vu, et tenter d'avoir une empreinte écologique la plus faible possible », explique Damien qui, en complément du travail de la terre, aimerait construire des bateaux en bois dans un chantier naval, l'un de ses rêves, tandis qu'Isabelle enseignerait à temps partiel.

Transition douce en perspective pour ce couple solidaire. Et dans leurs yeux brillent un idéal : partager ce mode de vie avec d'autres personnes, à l'échelle d'un hameau, ou d'un village voire plus. Quoiqu'en dise Candide, le philosophe Pangloss n'avait pas tort : cultivons notre jardin. Voltaire peut ironiser, sous sa plume satirique, il avait peut-être vu juste.

Caroline Audibert

## POUR SUIVRE

Isabelle et Damien ne voyagent pas seuls ! Ils invitent toutes les initiatives alternatives qu'ils croisent sur leur chemin à rejoindre le mouvement d'Alternatiba. [www.alternatiba.eu](http://www.alternatiba.eu)

POUR ALLER PLUS LOIN :  
Villes en transition - [www.transitionfrance.fr](http://www.transitionfrance.fr)  
Colibris - <http://colibris.ning.com>

Toutes photos D.R.